

Fiches pratiques chiens

La dysplasie de la hanche chez le chien

Étymologiquement, le mot dysplasie signifie « anomalie du développement ». La dysplasie de la hanche consiste en une déformation progressive de l'articulation de la hanche (= articulation coxofémorale), qui se produit pendant la période de croissance de l'animal. Par la suite, elle entraîne l'apparition d'arthrose, qui pourra apparaître à tout moment de la vie du chien, et s'exprimera par des douleurs et des difficultés de mouvements au niveau du train arrière.

Quelle est l'origine de la dysplasie de la hanche ?

Il s'agit d'une maladie héréditaire, reliée à un nombre important de gènes (plus d'une centaine !) ; les chiens de toutes races peuvent être atteints de dysplasie, mais la maladie est plus fréquente dans les races de grand format : Berger Allemand, Labrador, Golden Retriever, Rottweiler, Dogue de Bordeaux, Bouvier Bernois, St Bernard, etc. On la retrouve aussi chez des chiens de races plus petites, telles l'Épagneul Breton, le Bulldog Anglais, le Cocker...

Des facteurs extérieurs peuvent également être impliqués dans l'apparition de la dysplasie de la hanche chez un chien génétiquement prédisposé, tels qu'une croissance trop rapide, une alimentation déséquilibrée, l'obésité durant le jeune âge, une activité physique intense...

Le point de départ, au cours des premières semaines de vie, est un relâchement des tissus mous stabilisateurs de l'articulation coxofémorale (ligaments, capsule articulaire), entraînant une laxité anormale. Ce qui provoque une déformation progressive de la tête fémorale, qui s'aplatit, et de la cavité articulaire (= cotyle) qui s'évase. La tête fémorale ne correspond plus tout à fait avec la cavité articulaire ; La hanche est « subluxée », et le jeu anormal de l'articulation conduit à une inflammation de celle-ci, ainsi qu'à des lésions progressives des cartilages, des ligaments et des os qui la constituent. Une arthrose secondaire se développe.

Quand suspecter une dysplasie de la hanche chez un chien ?

La maladie se développe donc chez des jeunes chiens en croissance (entre 3 et 18 mois le plus souvent), plutôt de race moyenne, grande ou géante.

Mais l'apparition des symptômes est très variable : certains chiots présentent des signes cliniques dès 4 à 6 semaines ; la plupart du temps, le diagnostic est posé entre 6 et 12 mois, mais parfois après plusieurs années (certains chiens ne présentent ni boiterie ni douleur avant 6 à 10 ans !).

Les signes qui peuvent vous alerter sont :

- Démarche anormale (ondulante et chaloupée), manque de coordination des postérieurs
- Réticence à courir, à sauter
- Difficultés au lever, au coucher, lors de la montée d'escaliers
- Parfois boiterie postérieure sans appui intermittente

Comment s'effectue le diagnostic de dysplasie de la hanche ?

Chez les chiots suspects (voir ci-dessus) ou à risque, il est important que le diagnostic soit posé précocement, car certaines interventions ne sont plus possibles passé un certain âge. En revanche, il n'y a pas d'urgence au diagnostic chez le chien adulte.

Le diagnostic est obligatoirement confirmé par un vétérinaire, et prend en compte plusieurs éléments :

- Les signes observés par le maître
- Le type de chien, son mode de vie, son alimentation
- L'étude de la posture du chien, et de sa démarche
- Un examen orthopédique vigile et sous tranquillisation, qui permet notamment d'apprécier le degré de laxité ligamentaire, mais aussi de mesurer l'instabilité de la hanche par la présence ou non du signe d'Ortolani (ressaut de la hanche).
- Un examen radiographique approfondi sous différentes incidences
- Éventuellement un examen par scanner pour mesurer le degré de recouvrement de la tête fémorale et explorer précisément l'articulation avant d'envisager le traitement approprié (seules certaines cliniques spécialisées disposent d'un scanner).

Quelle(s) solution(s) pour la prise en charge de la dysplasie de la hanche ?

Il existe actuellement de nombreuses solutions médicales ou chirurgicales, qui vont permettre de restaurer la mobilité du chien et améliorer son confort. Le type de traitement va dépendre de nombreux facteurs, parmi lesquels l'âge, mais aussi le degré d'atteinte du patient, et sera à discuter avec votre vétérinaire ou un spécialiste en chirurgie orthopédique si besoin. En tout état de cause, un suivi régulier, à vie sera nécessaire.

- Prise en charge non chirurgicale

Le traitement médical et hygiénique de la dysplasie est approximativement similaire à celui de l'arthrose : contrôle du poids, chondroprotecteurs (=protecteurs du cartilage), physiothérapie (hydrothérapie, électrothérapie, massages, ultrasons...), suppléments nutritionnels, et en cas de douleur, anti-inflammatoires et antalgiques.

Ce type de prise en charge concerne plutôt les chiens chez qui on a fortuitement découvert une dysplasie, ou dont les symptômes et la douleur sont peu marqués.

Les résultats ne sont cependant pas durables, et à terme, une restriction d'activité associée à un traitement médical au long cours peut s'avérer nécessaire.

- Prise en charge chirurgicale

Il existe plusieurs types d'interventions : celles que l'on doit réaliser avant un certain âge (chirurgies correctrices), et celles dont le but est de soulager la douleur ou améliorer la mobilité (chirurgies de sauvetage).

► *La SPJ (ou Symphysiodèse pubienne juvénile)*

Cette intervention, pour être efficace, doit être faite avant l'âge de 5 mois (18/20 semaines) sur des patients qui présentent une laxité articulaire coxofémorale légère à modérée (laxité appréciée entre 3 mois ½ et 5 mois grâce à des examens cliniques et radiographiques spécifiques).

Il s'agit d'une opération préventive, qui consiste à induire la fusion prématurée de la symphyse pubienne : on limite ainsi la croissance de cette partie ventrale du bassin, ce qui a pour but d'améliorer le recouvrement de la tête fémorale par le cotyle (= cavité articulaire de la hanche).

► *La double (ou triple) ostéotomie du bassin*

Cette opération vise à augmenter le recouvrement de la tête fémorale par le cotyle, et se réalise sur des chiens de 5 à 8-10 mois. Elle est indiquée sur des animaux dysplasiques qui ne présentent aucun signe d'arthrose précoce, après examens clinique, radiographique (et éventuellement arthroscopique pour vérifier l'intégrité articulaire). Le but de l'intervention est d'obtenir une rotation de la partie du bassin qui supporte l'articulation coxofémorale, en modifiant l'axe d'un ou plusieurs os et en fixant le segment concerné par des plaques et vis. La guérison osseuse prend généralement 4 à 6 semaines.

► *La prothèse totale de hanche (PTH)*

Il s'agit ici d'une intervention orthopédique de pointe, réalisée par des chirurgiens spécialistes et expérimentés. Elle consiste à remplacer l'ensemble de l'articulation de la hanche par une prothèse : la tête fémorale est remplacée par un implant métallique supporté par une tige qui sera enchâssée dans le fémur, et la cavité articulaire est remplacée par une cupule en matériau de synthèse.

Cette opération s'adresse à des patients n'ayant pas répondu aux autres traitements ; les résultats sont généralement très bons (réussite 90/95%), avec des patients qui retrouvent leur niveau d'activité antérieur. Toutefois, le coût est relativement élevé.

► *La résection-arthroplastie coxofémorale*

Elle consiste à retirer la tête du fémur arthrosique à l'origine des douleurs de l'animal. Elle s'envisage lorsqu'il n'est pas possible de réaliser une PTH, pour des raisons anatomiques ou financières. Une « pseudo-articulation » se recrée, sans contact osseux douloureux, mais l'amplitude du mouvement est limitée. Cette intervention n'est pas recommandée chez les chiens de grand gabarit, et une physiothérapie intensive est indispensable pour optimiser la récupération fonctionnelle.

► *L'implantation de billes d'or*

Il s'agit cette fois d'une technique antalgique palliative, proposée lorsque les anti-inflammatoires n'agissent plus ou peu. Sous sédation profonde, et contrôle radiologique, des petites particules d'or sont implantées au contact de la capsule articulaire de la hanche. Ces particules « détournent » le système inflammatoire responsable de la douleur du patient, et améliorent donc sa qualité de vie.

Les techniques étant variées et nombreuses, il est indispensable de s'assurer le conseil d'un vétérinaire spécialiste qui va pouvoir suivre votre animal, et proposer le traitement adéquat au bon moment de l'évolution de la maladie.

La dysplasie n'est donc plus une fatalité, synonyme de douleurs constantes et de vie difficile. Les différentes alternatives thérapeutiques existantes permettront à votre chien de mener une vie de bonne qualité.

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

04/11/2019

Aboiements intempestifs : que faire ?

Que ce soit par notre chien ou celui du voisin, nous risquons un ou jour ou l'autre d'être confrontés à des aboiements intempestifs, à l'origine de fatigue nerveuse et de potentiels conflits de voisinage. Mais comment faire pour empêcher un chien d'aboyer de façon excessive ? Quels moyens d'actions existent à l'encontre des propriétaires indéclicats qui refusent d'entendre les nuisances occasionnées ?

Que dit la réglementation ?

La législation recense les aboiements dans plusieurs Codes (Civil, Pénal, et Code de Santé Publique), mais il existe aussi des réglementations préfectorales et communales apportant des précisions sur ces troubles, ainsi que sur les sanctions encourues par les propriétaires. Retenons la définition du CSP (article R.1334-31) : « *aucun bruit particulier ne doit, par sa durée, sa répétition ou son intensité, porter atteinte à la tranquillité du voisinage ou à la santé de l'homme, dans un lieu public ou privé, qu'une personne en soit elle-même à l'origine ou que ce soit par l'intermédiaire d'une personne, d'une chose dont elle a la garde ou d'un animal placé sous sa responsabilité* ».

En premier lieu, il convient bien sûr, si l'on est propriétaire du chien à l'origine des troubles, de tout faire pour essayer d'en comprendre l'origine, afin de les prévenir, quitte à prendre conseil auprès de personnes compétentes (vétérinaires, éducateurs canins...).

Si l'on est victime, il est d'abord conseillé de se rapprocher du propriétaire du coupable (éventuellement à plusieurs pour que la démarche ait plus de poids), afin que la personne concernée prenne conscience de la nuisance occasionnée par son chien et mette en œuvre des mesures efficaces.

Ce n'est qu'en cas d'échec des conciliations à l'amiable qu'on pourra alerter la mairie en premier lieu, puis la gendarmerie ou le commissariat, afin de faire constater la nuisance ; le cas échéant, une amende pourra être infligée au propriétaire de l'aboyeur.

Les causes possibles d'aboiements intempestifs

Pour trouver la solution la plus adaptée au chien concerné et canaliser ses aboiements, il est important de bien comprendre pourquoi il aboie. Il faut donc s'interroger sur le lieu, l'heure, l'environnement et la fréquence des aboiements, afin de mieux en cerner la cause. Un vétérinaire ou un éducateur / comportementaliste canin peuvent aider à trouver la source du problème...

Un chien peut aboyer :

- Par ennui/ solitude : c'est le cas des chiens laissés seuls la journée, enfermés dans la maison ou l'appartement sans occupation. Ils aboient pour signifier leur ennui, et attirer l'attention. Ce comportement peut aller de paire avec des destructions dans la maison par exemple.

- Par peur : un chien anxieux peut aboyer à chaque nouveau bruit, à chaque mouvement suspect, et d'autant plus s'il est laissé seul. En général, la présence du maître le rassure, et les aboiements cessent.

Remarque : l'anxiété de séparation chez le chien est un trouble du comportement lié à l'absence du maître, qui va engendrer des signes de détresse dès que l'animal n'est plus en présence de celui-ci; cela se traduit par un comportement destructeur, par de la malpropreté et des aboiements. Lorsque l'animal est avec son maître, il le colle partout, évite de perdre le contact visuel. Ce trouble prend naissance lors de l'arrivée de l'animal dans sa famille d'accueil, qui le câline et l'entoure trop, ce qui rend le détachement de plus en plus difficile, et générateur de grand stress.

- Par instinct de protection de son territoire : là aussi, le moindre bruit, le moindre signe d'une possible intrusion sur le territoire du chien (passant dans la rue, chat traversant le jardin, voiture qui stationne devant la maison...) va déclencher des aboiements d'alerte et de défense du territoire.

- Par enthousiasme, par exemple lors du retour du maître à la maison, ou lors des jeux. Le chien est stimulé, et ne peut canaliser sa joie ; il jappe sans arrêt.

- Par frustration : le chien aboie pour obtenir de l'attention et satisfaire son envie : de manger, de jouer, de sortir. Si on lui donne satisfaction au moindre aboiement, cela ne va faire que renforcer ce comportement...

- Par hypersensibilité / hyperactivité (syndrome Hs/Ha) : un chien souffrant de ce syndrome est en permanence surexcité (il court partout, n'est jamais fatigué, ne s'arrête jamais) et est hypersensible (le moindre stimulus de l'environnement le déconcentre, et il est très difficile de l'éduquer). Ce phénomène s'observe sur des chiots dont la mère ne s'est pas occupée, ou séparés trop tôt de celle-ci. Les chiens Hs/Ha présentent une anxiété exacerbée, parfois une sociopathie, qui les amènent à aboyer pour diverses raisons (peur, volonté de domination, etc.)

Que faire en pratique ?

Mieux vaut prévenir et donner de bonnes habitudes au chien que de devoir combattre de mauvais plis !

- Cela commence donc par l'éducation ; un jeune chiot doit notamment apprendre progressivement à se détacher de son maître et à devenir indépendant, pour ne pas souffrir d'anxiété de séparation. Il est nécessaire de trouver le juste équilibre entre prendre soin de lui, mais aussi le laisser seul à certains moments.

Il est également important d'habituer relativement tôt le chien à voir des gens sur son territoire ; s'il aboie, et qu'il s'interrompt lorsqu'on le lui demande, il faut le récompenser (caresse, biscuit, compliment), afin de renforcer positivement cette attitude.

On peut aussi lui apprendre la patience en ne cédant pas à ses aboiements (faim, envie de jouer ou de sortir), mais au contraire, en accédant à sa demande uniquement lorsqu'il a cessé d'aboyer...

Il est aussi possible d'enseigner à son chien à se taire sur simple ordre de son maître, ordre qui doit être donné de façon ferme, sans crier.

Pour les chiens qui s'ennuient lorsqu'ils sont seuls, des jouets, des points d'observation sur l'extérieur peuvent le distraire. Souvent, ces chiens ont un trop-plein d'énergie que l'on peut tenter de canaliser en les sortant chaque jour, et en jouant avec eux suffisamment longtemps.

- Il existe sur le marché des aides, notamment des colliers anti-aboiement, qui peuvent venir renforcer une (re)prise en main éducative. Il en existe de différents types :

- Spray : dès que le chien aboie, le collier placé sur le cou de l'animal diffuse un spray d'odeur désagréable pour le chien.

- Ultrasons : le spray est remplacé par l'émission d'ultrasons dissuasifs, car très déplaisants pour les chiens.

- Vibrations, électrostatique : vibrations ou impulsions électriques d'intensité réglable, et indolores, sont émis au moindre aboiement, et le chien arrête assez vite.

On trouve également des dispositifs déclenchables à distance (par télécommande) comme les maisonnettes à ultrasons ou les colliers de dressage.

Si en dépit de ces quelques principes d'éducation et de ces aides ponctuelles, votre chien continue à aboyer n'importe quand, n'hésitez pas à demander conseil à votre vétérinaire, qui verra si votre animal a besoin d'un traitement (Hs/Ha notamment) et qui, le cas échéant vous conseillera un comportementaliste, ou un dresseur/éducateur canin.

Que faire si je trouve un animal errant et/ou blessé ?

Malgré les campagnes d'information récurrentes, des animaux domestiques sont régulièrement abandonnés par leurs maîtres à l'approche des vacances, et il se peut que vous croisiez la route d'un de ces malheureux. Mais souvent également, un peu perturbés par des changements de lieux de vie ou d'habitudes, certains animaux de compagnie en villégiature se sauvent et/ou se perdent, que leurs propriétaires désolés aimeraient retrouver rapidement.

Mieux vaut donc anticiper et se renseigner sur les démarches à suivre, afin que ces animaux retrouvent le chemin de leur foyer le plus rapidement possible, ou soient convenablement pris en charge...

Nous évoquerons aussi le cas des animaux sauvages.

Première chose face à un animal domestique supposé errant (chien, chat le plus souvent) : vérifier s'il est effectivement errant ; porte-t-il un collier ou une médaille avec les coordonnées de son propriétaire ? Si la réponse est oui, vous pouvez tenter de contacter ce dernier afin de le prévenir de l'endroit où se trouve son animal. À défaut de collier, il est toujours possible de demander aux voisins ou aux commerçants alentour s'ils connaissent l'animal, s'ils l'ont déjà vu...

Mais peut-être l'animal est-il tatoué ou pucé ?

- Les tatouages sont généralement effectués sur la face interne du pavillon de l'oreille, ou à l'intérieur de la cuisse. Il n'est pas toujours aisé de les déchiffrer surtout s'ils sont un peu effacés, ou si l'animal ne se laisse pas facilement approcher et manipuler.
- Les puces sont des petits transpondeurs de la taille d'un grain de riz, positionnées sous la peau dans le cou en arrière de l'oreille gauche (en France) ou entre les omoplates (animaux identifiés à l'étranger). Pour lire le code à 15 chiffres qui est contenu dans la puce, un lecteur spécial est nécessaire; les vétérinaires, mais aussi les refuges, la fourrière, parfois les mairies, les pompiers ou la police possèdent ce genre de lecteur.

Une fois que le tatouage a été décrypté, ou que la puce a été lue, on peut se connecter au site <http://www.i-cad.fr>, qui est le fichier national d'identification des carnivores domestiques. À condition que le propriétaire ait réalisé son inscription ou pensé à signaler un éventuel déménagement, il est relativement facile de le retrouver par ce moyen.

En pratique, l'idéal est de contacter la mairie du lieu où l'animal a été trouvé, car c'est le maire qui est responsable des animaux errants sur sa commune (article R ; 211-11, 12 du code rural) ; c'est donc à lui que

revient la tâche d'organiser leur prise en charge et leurs soins éventuels, et d'informer la population à propos de ce service. En mairie doivent normalement être indiquées les coordonnées d'un service de ramassage qui pourra venir récupérer l'animal errant, ainsi que celles de la fourrière, qui pourra vérifier l'identification de l'animal, éventuellement retrouver son maître, et l'accueillir en attendant.

Si l'animal est blessé, vous avez la possibilité :

- Soit de contacter la mairie qui, via son numéro d'urgence dédié, pourra vous orienter vers un vétérinaire conventionné. Ce dernier pourra soigner et hospitaliser l'animal si besoin, en attendant qu'il soit pris en charge par la fourrière (le délai de garde y est de 8 jours avant que l'animal puisse être accueilli par un refuge et proposé à l'adoption, ou être euthanasié s'il est malade ou trop sérieusement blessé).
- Soit emmener vous-même l'animal chez un vétérinaire proche ou que vous connaissez. Dans ce cas, n'étant pas nécessairement conventionné, il vous fera signer un formulaire de dépôt avant de prendre en charge l'animal. Les vétérinaires sont obligés de soigner les animaux malades ou blessés en danger de mort imminente (code de déontologie vétérinaire) dans la limite de leurs compétences et de leurs infrastructures. S'ils ne peuvent soigner ces animaux, ils doivent orienter vers un collègue ou un centre afin d'éviter à l'animal des souffrances inutiles...

Concernant le règlement des frais, le vétérinaire peut demander aux propriétaires - s'ils sont retrouvés, faire appel aux bonnes volontés en l'absence de propriétaire identifié (c'est-à-dire potentiellement à vous si c'est vous qui avez amené l'animal...), ou prendre les frais de base à sa charge - dans une certaine limite cependant...

Si l'animal que vous avez trouvé est un animal sauvage, alors il vous faudra redoubler de prudence avant de le manipuler (mais mieux vaut éviter !), car les réactions instinctives de peur ou de défense sont parfois vives.

- S'il s'agit de gibier, il est nécessaire de prévenir la mairie ou l'Office national de la Chasse et de la Faune Sauvage (ONCFS), qui vous indiquera la marche à suivre selon les circonstances de découverte de l'animal (collision avec véhicule, victime de braconnage, accident de chasse...)
- S'il s'agit d'une espèce protégée (oiseau, mammifère), seul l'ONCFS a pouvoir de décision et est compétent pour l'emmener dans un centre de sauvegarde, ou récupérer le cadavre pour autopsie si le cas se présente ; les numéros d'appel pour chaque région se trouvent sur internet, sur le site de l'Union Française des Centres de Sauvegarde de la Faune Sauvage (UFCS).

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

01/07/2019

Faut-il choisir une mutuelle pour son chien / chat ?

Outre les frais liés à l'alimentation et à l'entretien d'un animal domestique - déjà conséquents selon sa taille - les frais vétérinaires se doivent d'être pris en considération : vaccination, vermifugation, éventuellement stérilisation, sont à inclure dans le budget prévisionnel, sans oublier les frais à engager en cas de maladie ou d'accident. Ces derniers sont entièrement à la charge du propriétaire, sauf si celui-ci a pensé à souscrire une assurance pour son animal de compagnie.

En France, moins de 5% des maîtres ont opté pour une mutuelle, alors que dans les pays anglo-saxons ou nordiques, la pratique est beaucoup plus répandue. De nombreuses offres sont actuellement disponibles sur le marché, et il n'est pas toujours facile de s'y retrouver !

Les quelques informations et conseils qui suivent devraient aider à cerner vos besoins et choisir la formule qui vous paraît la plus adaptée.

Quelles sont les différentes formules d'assurance proposées pour les animaux de compagnie ?

Sur le marché des assurances pour animaux, il existe trois formules principales :

- Économique
- Intermédiaire

Ces deux formules prévoient le remboursement des frais de maladie et d'accident, avec toutefois des plafonds annuels variables selon la formule choisie.

- Prémium

En plus de la couverture des frais pris en charge ci-dessus, cette formule assure le remboursement partiel ou total des frais de prévention (vaccins, vermifuges, antiparasitaires, stérilisation, et parfois produits d'hygiène et de soin).

Certaines assurances appliquent une franchise, sur laquelle il ne faut pas hésiter à se renseigner auprès de l'assureur lors de la demande de devis. De même, selon les mutuelles, un délai de carence peut être prévu à partir de la signature du contrat (allant en général de 7 jours à 6 mois), période pendant laquelle l'animal ne sera pas assuré.

Enfin, il est important de se renseigner sur les frais de résiliation, là aussi variables d'une mutuelle à une autre. Une étude préalable du contrat et une comparaison des formules et devis permettent d'éviter les mauvaises surprises...

Y a-t-il des critères requis pour que mon animal puisse être assuré ?

Avant toute souscription, il est important de vérifier si l'animal répond aux critères d'éligibilité :

- Âge et race

Chez la plupart des assureurs, chiots et chatons doivent avoir au moins 3 mois, avoir reçu les premiers vaccins et être identifiés par puce électronique.

Par ailleurs, certaines mutuelles n'acceptent pas d'ouvrir un contrat pour des animaux âgés de plus de 7 ans.

Également, certaines races estimées « à risques », et/ou ayant une espérance de vie plus courte se verront attribuer une cotisation majorée par rapport à d'autres races (variable selon les assureurs).

- État de santé

Parfois, et plutôt pour un animal adulte, l'assureur pourra demander un bilan de santé au moment de la souscription. L'état de santé sera attesté par le propriétaire, voire le vétérinaire, et les vaccins devront être à jour. Selon l'existence ou non d'antécédents médicaux chez votre animal, certaines maladies pourront éventuellement être exclues des garanties. D'où l'intérêt d'assurer son animal le plus tôt possible pour ne pas avoir à faire face à cette éventualité.

Quel coût pour assurer mon animal ?

Le montant des cotisations est fixé en fonction de l'espèce de l'animal (chien, chat, NAC...), mais aussi de sa race (voir ci-dessus). Et varie bien entendu selon la formule choisie.

Pour un chien, les formules basiques coûtent entre 10 et 25 €/mois (remboursement des frais liés aux accidents), les assurances maximales plutôt entre 35 à 65 €/mois (frais courants/prévention/hygiène).

Pour un chat, les cotisations sont moins élevées : de 7 à 20 €/mois (formule basique/intermédiaire) à 35 €/mois (formule « premium »).

Il faut donc réfléchir en fonction des risques / des frais habituellement engagés, sachant qu'un accident (par définition totalement imprévisible) peut coûter très cher en frais d'intervention et d'hospitalisation.

Comment se faire rembourser les soins par la mutuelle ?

Quelle que soit la mutuelle, les démarches à accomplir pour obtenir le remboursement des frais vétérinaires sont sensiblement les mêmes :

- Payer le vétérinaire et lui demander une facture
- Faire remplir par le praticien la feuille de soins fournie par l'assurance
- Envoyer feuille de soins et facture acquittée à l'assurance

La plupart du temps, les soins seront remboursés par virement bancaire après le délai nécessaire au traitement du dossier.

N'hésitez pas à comparer les différentes formules en fonction de vos besoins, de votre animal ; Éventuellement demandez conseil à votre vétérinaire, parlez-en à d'autres propriétaires qui pourront peut-être vous faire partager leur expérience en la matière.

Tout en gardant à l'esprit que le but d'une assurance est de couvrir un risque auquel on espère ne pas être confronté !

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

15/07/2019

Les « bobos de l'été » chez les chiens et chats

Cet été, si vous partez avec votre animal, « vacances » ne doit pour autant pas rimer avec « insouciance », au risque de se retrouver parfois aux urgences !

Un peu de prévoyance et d'anticipation vous permettront de prévenir ce qui peut l'être, et de savoir réagir en cas de souci, que vous partiez à la mer, à la montagne ou à la campagne...

Et en tout premier lieu, n'oubliez pas le carnet de santé de votre animal, ainsi que les coordonnées d'une clinique vétérinaire sur votre lieu de villégiature. Par ailleurs, vous pouvez aussi vous munir d'une trousse de première urgence (voir la fiche info santé sur ce sujet).

Mais faisons un tour d'horizon des risques auxquels vos compagnons à 4 pattes pourront être confrontés :

Les plaies superficielles

Elles ne sont pas l'apanage de la saison estivale, mais écorchures, éraflures, petits corps étrangers (épillets) sont toujours un risque potentiel lors des jeux ou balades. Ayez toujours un antiseptique type chlorhexidine, des compresses, une pince à épiler à portée de main !

Les irritations des coussinets

À la plage, le sable chaud peut brûler les coussinets ; un rinçage à l'eau fraîche pendant au moins 5 minutes est recommandé. Le sable, tout comme le sel, peut aussi irriter les coussinets : au retour de la plage ou de la baignade, pensez à bien rincer les pattes à l'eau douce, en insistant entre les doigts, et en séchant soigneusement avec une serviette pour éviter les macérations.

Suite à une balade, quel que soit le lieu, votre animal peut présenter un échauffement des coussinets, ou des microcoupures, qui nécessiteront l'application d'un baume à la fois apaisant et cicatrisant.

Les irritations cutanées

Sable et baignades en eau de mer (parfois eau douce) peuvent également irriter des peaux sensibles ou atopiques, notamment chez certaines races. Il peut s'agir de dermatites de contact ou plus largement d'allergies ; un lavage avec un shampoing spécifique apaisant pourra soulager votre animal. Informez-vous auprès de votre vétérinaire avant le départ si votre animal est concerné.

Les coups de soleil

Bien que généralement protégés par leur pelage dense, nos compagnons peuvent néanmoins attraper des coups de soleil sur les zones dépilées ou plus claires (truffe, tour des yeux, oreilles...). Appliquez une crème solaire sur ces zones sensibles avant toute sortie aux heures chaudes. Il en existe des spécifiques pour animaux, demandez conseil à votre praticien! Après un coup de soleil, une crème réparatrice et hydratante apaisera les brûlures.

Le coup de chaleur

C'est une des URGENCES majeures de l'été : Il survient plutôt sur des animaux jeunes, âgés, malades, ou brachycéphales (museau aplati), restés au soleil ou enfermés dans un espace confiné aux heures les plus chaudes, ou encore ayant produit un effort important lorsque le mercure est au plus haut. L'animal respire anormalement vite, halète, s'agite, ou au contraire semble très abattu, titube... Il faut immédiatement le placer au frais, le faire boire si possible, et l'envelopper d'une serviette humidifiée à l'eau froide, avant de l'emmener très rapidement chez le vétérinaire : sa vie peut être en jeu !!

Les parasites et autres bestioles...

Dès les beaux jours, puces, tiques, mouches et moustiques reviennent. Certains sont vecteurs de maladies graves (piroplasmose, maladie de Lyme [tiques], leishmaniose [phlébotomes], dirofilariose [culex]...). Quelques mesures de bon sens et la protection des animaux avec les antiparasitaires adéquats sont indispensables, demandez conseil à votre vétérinaire pour une protection adéquate et efficace !

Les envenimations, par piqûre, morsure, contact...

L'été est aussi la saison de prédilection des chenilles processionnaires, des guêpes, frelons, serpents, méduses ou autres animaux venimeux... En cas de contact avec l'un d'entre eux, pas d'hésitation : emmenez votre compagnon en consultation de toute urgence !

Il est impératif de ne pas relâcher la surveillance et de rester attentif en vacances, d'autant que ni vous ni votre animal ne maîtrisez totalement le nouvel environnement. Mais votre vétérinaire saura vous conseiller sur les problèmes plus spécifiques de votre lieu de vacances, et vous proposera la prévention adéquate si elle existe (notamment protection contre les parasites externes...), afin que vous et votre animal passiez d'excellentes vacances !

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

17/06/2019

L'ulcère cornéen

Les ulcères cornéens sont des lésions avec perte de substance au niveau de la surface de l'œil. Ce sont des affections relativement courantes, mais potentiellement graves (perte de l'œil) si elles ne sont pas décelées et soignées à temps.

Il est donc important d'en reconnaître les signes d'appel, afin de ne pas passer à côté de cette urgence oculaire.

Qu'est-ce que la cornée ?

Il s'agit du tissu oculaire qui constitue une partie de l'enveloppe externe de l'œil ; elle est située sur la face antérieure du globe oculaire, en regard de l'ouverture des paupières. C'est un tissu fin (environ 0,5 mm d'épaisseur), transparent, lisse et brillant.

La partie externe de la cornée est recouverte par une structure cellulaire appelée épithélium, qui joue un rôle de barrière protectrice vis-à-vis des poussières et des microorganismes qui ne parviennent pas à s'accrocher à lui. L'épithélium représente 10% de l'épaisseur de la cornée.

La partie moyenne de la cornée (environ 90 % de l'épaisseur totale) est appelée le stroma ; il s'agit d'une couche fibreuse, constituée par l'agencement très régulier de fibres de collagène, formant des plans parfaitement parallèles entre eux afin d'assurer la transparence de la cornée.

Enfin, la partie interne, très fine, est constituée d'une seule couche de cellules et forme l'endothélium cornéen.

Qu'est-ce qu'un ulcère cornéen ?

Comme tous les ulcères, il s'agit d'une lésion en creux sur la surface de la cornée.

Hormis les traumatismes violents, la plupart des ulcères cornéens sont initialement superficiels, n'atteignant que la couche épithéliale. Mais en cas de surinfection bactérienne sur le site de l'ulcère, la perte de substance peut s'approfondir, et atteindre les couches intermédiaires, voire profondes de la cornée, avec possibilité de perforation du globe oculaire, et donc menace pour la vision.

Quelles sont les causes des ulcères cornéens chez le chien et le chat?

Les causes d'ulcères cornéens peuvent être assez diverses :

- Origine traumatique :
 - Corps étrangers : épillets, branchages

- Griffures : par grattage, ou par griffure d'un autre animal ; c'est une des causes traumatiques les plus fréquentes chez le jeune chiot ou chez le chat (bagarres)
- Anomalies anatomiques : cils ectopiques, frottement de poils trop longs

- Origine virale :

Chez le chat, les ulcères cornéens sont souvent associés à une infection par l'herpèsvirus (qui est un des virus responsables du coryza)

- Insuffisance lacrymale, sécheresse oculaire

- Origine dégénérative :

Chez les chiens âgés, souvent à partir de 7/8 ans, on constate assez fréquemment la survenue d'ulcères récurrents d'origine dégénérative, associés à d'importants retards de cicatrisation.

- Brûlure chimique :

Il s'agit ici d'une urgence absolue, nécessitant une visite immédiate chez le vétérinaire. Les produits basiques comme l'eau de Javel, la soude caustique, la chaux vive... provoquent des brûlures profondes et graves.

Quels sont les signes d'appel d'un ulcère cornéen ?

Il existe de nombreuses terminaisons nerveuses sensibles dans la cornée, notamment dans les couches superficielles, ce qui rend les ulcères cornéens assez douloureux.

La plupart du temps, l'animal présente un spasme des paupières, une rougeur de la conjonctive, et un larmoiement excessif. La douleur est souvent plus vive en pleine lumière.

Parfois, un œdème cornéen se traduisant par une opacification blanche/bleutée de la cornée peut être observé.

En présence de ces signes cliniques, il est indispensable d'emmener l'animal chez le vétérinaire, afin de mettre en place un traitement et éviter l'aggravation de l'ulcère.

Le diagnostic de l'ulcère

Le vétérinaire réalise souvent un premier test rapide pour confirmer la suspicion d'ulcère cornéen : il instille une goutte de fluorescéine dans l'œil, qui va colorer la couche située sous l'épithélium cornéen. Si ce dernier est intact, la fluorescéine ne se fixe pas et disparaît au rinçage de l'œil. En revanche, s'il existe une perte de

substance, la fluorescéine va laisser apparaître une tache verte plus ou moins grande selon l'extension de l'ulcère.

Après ce test, le praticien réalisera un examen approfondi de l'œil à la recherche d'un éventuel corps étranger (parfois caché sous la conjonctive ou la membrane nictitante) ; il pourra observer les structures profondes de l'œil à l'aide d'un ophtalmoscope, ou évaluer la production de larmes.

Il est possible qu'une anesthésie locale, voire une sédation, soit nécessaire en cas de douleur importante, afin d'examiner correctement l'œil atteint.

Quel traitement ?

- Dans un premier temps, il convient de supprimer la cause à l'origine de l'ulcère cornéen : recherche et retrait d'un corps étranger, correction (souvent chirurgicale) des malformations palpébrales ou malpositions ciliaires, lavage en cas de brûlure chimique...
- Ensuite, le traitement médical sera variable selon la profondeur de l'ulcère :
- En cas d'ulcère peu profond, un traitement local à base de collyre / de pommade ophtalmique antibiotique sera prescrit, associé à la gestion de la douleur.
- Si l'ulcère est plus profond, le vétérinaire rajoutera un collyre cicatrisant, et le traitement topique sera administré de façon intensive (toutes les 2 heures environ) les 2 ou 3 premiers jours.

Si la perte de substance atteint plus de 50 % de l'épaisseur cornéenne, un traitement chirurgical est préférable, afin de combler la perte de substance et de restaurer la solidité de la cornée. C'est un vétérinaire spécialisé en ophtalmologie qui réalisera une greffe sous microscope opératoire. Si la cicatrisation est de bonne qualité, la cornée retrouve rapidement sa transparence, et l'animal recouvre une bonne vision.

- En cas de perforation de la cornée, le traitement chirurgical avec suture de la cornée doit être entrepris le plus rapidement possible afin de limiter les complications, idéalement dans les 12 premières heures. Au-delà de 48 h, le pronostic devient très réservé pour le globe oculaire.

L'animal devra souvent porter quelque temps une collerette pour éviter les lésions de grattage.

Conclusion

En présence de signes évocateurs d'un ulcère cornéen potentiel, il est indispensable d'emmener rapidement l'animal chez le vétérinaire, car de la rapidité de prise en charge dépend la bonne évolution de l'ulcère.

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

06/05/2019

Le laser thérapeutique en médecine vétérinaire

Le laser thérapeutique de classe IV, couramment utilisé en médecine humaine, ou encore en médecine vétérinaire aux États-Unis, est arrivé en France il y a moins de 10 ans, et commence à se faire une place parmi les techniques de physiothérapie complémentaires des soins vétérinaires, notamment en cas de douleurs chroniques ou aiguës, de phénomènes inflammatoires, ou dans les processus de cicatrisation.

Comment fonctionne la laser thérapeutique ?

Un laser émet des faisceaux dont la longueur d'onde s'échelonne entre 600 et 970 nm (entre le rouge et le proche infra-rouge), au moyen de différents diodes qui agissent de manière individuelle ou combinée. L'énergie transmise par les photons (faisceau laser) est absorbée par différents composants du corps, dont l'eau, l'hémoglobine (des globules rouges), la mélanine, et les cytochromes C mitochondriaux de la chaîne respiratoire.

L'ensemble des effets biologiques obtenus est appelé photobiomodulation.

Le laser augmente la température tissulaire, ce qui accroît la microcirculation sanguine.

Il entraîne également le relargage de l'oxygène des globules rouges vers les cellules, une production accrue d'ATP (= énergie), ce qui stimule la réparation et la croissance cellulaires.

L'environnement est donc optimal pour la guérison : réduction de l'inflammation, des œdèmes, des spasmes musculaires, des raideurs et de la douleur. Petit à petit, la zone traitée retrouve sa fonctionnalité.

Quelles sont les principales indications à l'utilisation du laser thérapeutique ?

On peut citer, entre autres :

- Arthrose, douleurs articulaires
- Dysplasie de la hanche
- Tendinopathies
- Affections ligamentaires
- Affections musculaires
- Œdème et congestion
- Douleur post-opératoire

- Douleur dorsale ou cervicale
- Plaies chroniques
- Granulome de léchage
- Brûlures
- Gingivo-stomatite chronique
- Otites

Comment se déroule une séance de thérapie laser ? Quelles fréquence et durée de traitement ?

Aucune sédation ou immobilisation n'est nécessaire pour effectuer le traitement, qui est souvent une expérience agréable et confortable pour le patient ; la durée d'une séance varie de 2 à 7/8 minutes. Il y a peu ou pas de sensations durant le traitement, parfois une augmentation de sensibilité de courte durée (picotements, chaleur) lorsqu'on passe le laser sur une région douloureuse ou enflammée. La plupart du temps, la chaleur est apaisante.

Les pathologies aiguës peuvent être traitées chaque jour, notamment en cas de douleurs significatives.

Dans les pathologies chroniques, la réponse est meilleure si les traitements sont administrés 2 à 3 fois par semaine, avec espacement progressif à 1 fois par semaine ou tous les 15 jours si une amélioration est observée.

La plupart du temps, 1 à 2 séances suffisent pour les cas aigus, mais on peut aller jusqu'à 5 à 8 séances pour les cas plus chroniques, avec rappel de traitement à intervalles réguliers selon les recommandations du vétérinaire.

Il se peut que les effets se fassent sentir dès le premier traitement, mais parfois, les résultats ne sont notables qu'après 3 ou 4 séances (chaque traitement est cumulatif).

Existe-t-il des contre-indications ?

Avec le recul permis par 20 ans d'utilisation en médecine humaine ou vétérinaire outre-Atlantique, très peu d'effets secondaires ont été rapportés, (parfois aggravation de certaines douleurs ou blessures en début de traitement sur des blessures anciennes).

Une protection oculaire est indispensable pour les personnes présentes (toute personne située dans un rayon de 6 m), car le laser peut provoquer des lésions rétinienne irréversibles.

Il existe des contre-indications absolues (œil, thyroïde, ovaires/testicules, utérus gravide, tumeur) et d'autres relatives, comme par exemple le cartilage de croissance, la prise de médicaments

photosensibilisants, les traitements immunosuppresseurs (le système immunitaire est stimulé par le laser)... De même, on ne peut pas traiter à travers un plâtre ou une résine (interruption du faisceau).

L'efficacité de la thérapie laser est-elle scientifiquement prouvée ?

Des milliers d'études - en médecine humaine et vétérinaire - ont démontré l'efficacité clinique de la thérapie laser. Parmi celles-ci, plusieurs centaines ont été rigoureusement contrôlées, et ont fait l'objet de communications et publications dans des revues prestigieuses.

Par ailleurs, l'utilisation du laser thérapeutique entraîne un fort indice de satisfaction chez les propriétaires, qui apprécient à la fois le côté pratique et indolore, associé aux résultats souvent notables.

Le laser thérapeutique semble donc un bon complément au traitement classique dans certaines affections des animaux domestiques (chats, chiens, mais aussi chevaux) pour accélérer la cicatrisation, diminuer la douleur et retrouver une bonne fonctionnalité, avant un retour progressif à l'activité. Toutefois, le matériel demandant un certain investissement, toutes les structures vétérinaires n'en sont pas équipées.

N'hésitez pas à questionner votre vétérinaire sur le sujet !

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

20/05/2019

Phytothérapie et aromathérapie chez les animaux de compagnie

De plus en plus de propriétaires souhaitent se tourner vers des médecines alternatives à la médecine dite « traditionnelle » pour leur animal de compagnie.

La phytothérapie se définit comme l'utilisation des propriétés pharmacologiques des plantes, et existe depuis que les hommes ont observé les actions - bénéfiques ou non - des plantes. Il s'agit d'une thérapie relativement complexe à manipuler.

L'aromathérapie est la médecine des huiles essentielles, obtenues par distillation des plantes. Les propriétés de ces huiles essentielles sont parfois différentes de celles de la plante entière.

Quelques repères historiques

La phytothérapie est apparue très tôt dans l'histoire de l'humanité ; il est fort probable qu'elle a pris naissance en Inde, puis s'est répandue en Chine et au Moyen-Orient. Toutefois, la phytothérapie occidentale nous vient essentiellement des grecs, et a par la suite été influencée par les amérindiens.

C'est surtout au cours du XXe siècle que les connaissances en phytothérapie se sont enrichies, lui conférant un statut de médecine à part entière. La popularité de cette discipline s'est accrue depuis les années 70, notamment à cause de scandales liés aux effets indésirables des médicaments de synthèse proposés par l'industrie pharmaceutique. La recherche fondamentale dans le domaine de la phytothérapie s'est intensifiée, prouvant que les plantes possèdent d'indéniables effets curatifs et préventifs sur de multiples affections.

Actuellement, 70 % de la population de la planète se soigne de façon traditionnelle, ne disposant pas toujours d'un accès facile à la thérapeutique occidentale.

L'histoire de l'aromathérapie se confond en grande partie avec celle de la phytothérapie ; des traces de méthodes de distillation des plantes ont été retrouvées en Chine, en Inde, mais aussi en Égypte ancienne.

Que peut soigner la phytothérapie ?

L'évolution des méthodes analytiques et les progrès technologiques dans l'extraction permettent à l'heure actuelle de proposer des produits de phytothérapie présentant les mêmes garanties sanitaires et thérapeutiques que les produits de synthèse.

La phytothérapie peut représenter une véritable alternative aux traitements médicamenteux habituels, ou un complément à ceux-ci.

Les plantes médicinales possèdent diverses propriétés reconnues et éprouvées ; citons quelques exemples :

- Passiflore, houblon, valériane améliorent la qualité du sommeil et ont des vertus antistress
- Artichaut et romarin favorisent le drainage hépatique
- Anis vert et basilic possèdent des propriétés digestives
- Les queues de cerises sont connues pour leur effet diurétique
- Cassis, Harpagophytum, Reine des prés sont utilisés pour leurs propriétés antiinflammatoires en cas d'arthrose
- Séné, psyllium et bourdaine ont des propriétés laxatives douces, etc...

L'aromathérapie présente un grand intérêt en infectiologie, car les huiles essentielles ont toutes des propriétés antibactériennes, antivirales et/ou antimycosiques, et il n'existe pas de résistance naturelle à leur action. Elles sont toutefois très puissantes et leur action est très ciblée ; c'est pourquoi il est nécessaire d'en connaître parfaitement les propriétés avant de les employer ou de les prescrire. Elles peuvent s'avérer très toxiques dans certains cas !

Qui peut pratiquer la phytothérapie vétérinaire ? Comment se déroule une consultation de phyto- ou d'aromathérapie ?

L'utilisation de la phytothérapie ou de l'aromathérapie n'est pas de l'approximation ou du charlatanisme. Un bilan clinique complet de l'animal est indispensable à l'établissement d'un diagnostic précis, afin de définir l'affection ciblée. Par ailleurs, il est essentiel de connaître les interactions organiques ou médicamenteuses à éviter.

Ceci implique donc que seul un vétérinaire est habilité à prescrire ces types de traitement.

Toutefois, ces disciplines sont peu ou pas enseignées en tant que telles dans les écoles vétérinaires, les heures de formation pouvant être dispensées par des enseignants sensibilisés à ces sujets, ou par des intervenants extérieurs aux écoles. Pour les praticiens déjà installés et intéressés, des enseignements post-universitaires sont proposés, la plupart du temps par des organismes privés ou par des facultés de médecine humaine.

La consultation par un vétérinaire phytothérapeute commence habituellement par une prise de renseignements complète sur l'animal, sur ses antécédents individuels et familiaux s'ils sont connus. Un examen clinique approfondi fait suite à l'entretien, afin d'identifier les déséquilibres physiologiques associés à l'affection primaire.

Le vétérinaire phytothérapeute se doit de connaître parfaitement les plantes et leurs principes actifs, ainsi que leur activité régulatrice sur les dysfonctionnements physiologiques. En fonction des signes observés, et de ses connaissances, il choisira une ou plusieurs plantes complémentaires ou synergiques pour tenter de favoriser le retour à l'équilibre physiologique.

Les traitements prescrits peuvent se présenter sous des formes très diverses : gouttes, gélules, poudres à diluer, ... soit déjà existantes, soit en préparations magistrales à faire réaliser en pharmacie.

Y-a-t-il des risques à utiliser la phytothérapie ou l'aromathérapie ?

Ce n'est pas parce que les traitements à base de plantes ou d'huiles essentielles semblent plus « naturels » qu'ils sont pour autant inoffensifs ! Certaines plantes sont toxiques, d'autres sont nocives lorsqu'elles interagissent avec d'autres plantes, des médicaments, des compléments...

Il en est de même pour l'aromathérapie : si certaines huiles essentielles comme la lavande ou le tea tree ont un seuil de toxicité élevé, d'autres sont connues pour leurs effets neurotoxiques ou abortifs, et ne doivent pas être manipulées par des non-spécialistes (huiles essentielles d'amande amère, d'arnica, de

bouleau, de camphre, de moutarde, de thuya, de sauge officinale, etc...). Par ailleurs les huiles essentielles traversent le placenta et se retrouvent dans le lait.

Il est donc formellement déconseillé de pratiquer l'automédication dans ces disciplines, et certains praticiens souhaitent même que la phytothérapie ne soit pas disponible en vente libre afin d'éviter les accidents.

Si au cours du traitement de phytothérapie ou d'aromathérapie prescrit vous constatez le moindre signe anormal, prévenez immédiatement votre vétérinaire !

Conclusion

Si la phytothérapie et l'aromathérapie peuvent présenter un intérêt indéniable dans le traitement de certaines affections, il faut néanmoins retenir que plantes et huiles essentielles peuvent aussi avoir des effets toxiques potentiellement dangereux.

Cela implique donc que leur utilisation doit se faire après un diagnostic précis de l'affection et un bilan clinique complet de l'animal, par un vétérinaire possédant des connaissances approfondies dans ces domaines.

L'automédication est à proscrire absolument !

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

08/04/2019

Le surpoids et l'obésité chez le chien

Tout comme chez l'homme, surpoids et obésité sont des affections de plus en plus fréquemment rencontrées chez les carnivores domestiques, et notamment chez le chien. Elles sont souvent les conséquences de mauvaises pratiques nutritionnelles, et d'un déséquilibre entre apports alimentaires d'une part et dépenses physiques d'autre part.

L'obésité a un impact direct sur la santé du chien, en altérant la qualité et la durée de vie, mais aussi en favorisant l'apparition d'autres maladies. C'est pourquoi il est important d'en comprendre l'origine, afin si possible de la prévenir.

Mon chien est-il obèse ?

Un chien est qualifié d'obèse lorsqu'il présente une surcharge pondérale d'au moins 20 % par rapport au poids attendu, qui reste difficile à définir, spécialement chez des animaux issus de croisement et n'entrant donc pas dans les critères standards d'une race.

Une autre définition a donc été proposée, décrivant l'obésité comme « un état pathologique caractérisé par un excès de dépôt lipidique entraînant des modifications des différentes fonctions corporelles. »

D'après cette définition, 24 à 44 % de la population canine serait obèse.

Pour affiner et avoir une idée plus précise de l'état d'engraissement de l'animal à un moment donné, l'état corporel peut être apprécié selon différents critères (importance et localisation des dépôts lipidiques, visualisation ou non de certaines parties du squelette [pointe des hanches, apophyses épineuses vertébrales, côtes...], aspect général de la silhouette du chien). Une note d'état corporel (ou score corporel) peut donc être donnée : 1 : maigre, 2 : mince, 3 : optimal, 4 : gros, 5 : obèse.

Par conséquent, l'évaluation de l'état corporel de l'animal reposera à la fois sur sa pesée et sur son score corporel.

Pourquoi mon chien est-il obèse ?

La prise de poids chez le chien est due à un déséquilibre entre l'apport énergétique (alimentaire) et la dépense énergétique (calorique), et donc souvent liée à une suralimentation associée à un manque d'exercice.

Il existe toutefois des facteurs favorisants non alimentaires, parmi lesquels on peut citer :

- Des facteurs génétiques : ils ont été identifiés chez certaines races comme le Labrador, le Golden Retriever, le Beagle, le Basset Hound, le Cocker, le Teckel, le Cavalier King Charles, le Shetland, le Berger Allemand, les terriers...
- Le statut sexuel : les chiens castrés sont plus sujets à l'obésité que les animaux non castrés, car leur métabolisme est plus lent, et l'appétit souvent augmenté.
- L'âge : le risque d'obésité s'accroît avec l'âge (> 4 ans)

- L'existence de certaines maladies : maladies endocriniennes comme l'hypothyroïdie (40 % des animaux hypothyroïdiens sont obèses), l'hypercorticisme, le diabète (61 % des animaux diabétiques sont obèses), ou les maladies qui diminuent l'activité physique (arthrose, maladies cardiovasculaires ou respiratoires).
- La prise de certains médicaments : progestérone, anticonvulsivants, corticoïdes, ... augmentent l'appétit et donc le risque d'obésité.

Parmi les causes alimentaires, qui la plupart du temps sont quasi-exclusivement de la responsabilité du propriétaire, (d'autant que bien souvent, un bon appétit est synonyme de bonne santé) :

- Alimentation « à la demande », nombre de repas excessif, distribution des restes de table, friandises, ou encore suppléments donnés par divers membres de l'entourage
- Aliments très appétents de mauvaise qualité (souvent bon marché), riches en graisses et en sucres.

La prise de poids s'effectue souvent insidieusement, gramme après gramme, et il est possible de distinguer deux phases :

- Une phase dite dynamique, qui s'étend sur plusieurs mois, voire plusieurs années, et se caractérise par des apports énergétiques supérieurs aux besoins ; le surplus est stocké sous forme de graisses.
- Une phase dite statique : l'animal est reconnu obèse, mais ne prend plus de poids ; son appétit est normal, parfois même diminué, car l'exercice est limité par l'obésité.

Quelles conséquences l'obésité peut-elle avoir pour mon chien ?

L'excès de graisse peut interférer avec le fonctionnement normal des organes internes, et l'obésité peut avoir un impact considérable sur la santé du chien, réduisant ainsi sa qualité et son espérance de vie (il a été démontré dans une expérience qu'un surplus de poids de 10 kg (27 kg vs 37 kg) sur des labradors réduisait l'espérance de vie de 4 ans).

Parmi les signes observés :

- Augmentation du poids du chien par rapport à son poids optimal, modification de sa silhouette
- Intolérance à l'effort
- Problèmes respiratoires
- Possibilité de collapsus trachéal (écrasement de la trachée)

L'obésité favorise également l'apparition de maladies diverses, ou de troubles potentiellement lourds de conséquences :

- Augmentation du risque de maladies cardiovasculaires / respiratoires par augmentation du rythme cardiaque et de la pression sanguine
- Troubles articulaires : dysplasie de la hanche, hernie discale, rupture des ligaments croisés (genou)

- Aggravation des troubles ostéoarticulaires déjà présents (arthrose...)
- Diminution de la résistance aux infections, notamment cutanées
- Infiltration graisseuse du foie
- Augmentation des risques liés à l'anesthésie ou à la chirurgie
- Augmentation du risque de cancer

Comment faire maigrir mon chien de façon durable ?

Le traitement de l'obésité repose essentiellement sur des mesures diététiques et sur l'exercice physique, et le programme doit être adapté non seulement à chaque animal, mais aussi à chaque propriétaire !

Dans un premier temps, le vétérinaire va objectiver l'obésité en pesant le chien, en lui donnant un score d'état corporel. Puis il va établir le poids optimal vers lequel l'animal doit tendre, et il expliquera - si ce n'est déjà fait - tous les bénéfices que l'animal peut retirer d'une perte de poids.

Afin d'établir un « plan de lutte » réaliste avec des objectifs atteignables, le vétérinaire essaiera de cerner au mieux les habitudes alimentaires et le mode de vie de votre compagnon. Il sera essentiel de tout préciser, sans rien cacher de ce que l'animal mange (ration de base, friandises, apports complémentaires éventuellement fournis par les enfants, les voisins etc...). Au besoin, il peut être utile de noter, sur plusieurs jours, tout ce que consomme votre chien.

Le vétérinaire établira un programme détaillé, avec objectifs chiffrés, et prévoira des visites de contrôle à intervalles réguliers afin de mesurer les efforts accomplis, les progrès ou les échecs, et de comprendre les écueils rencontrés, pour pouvoir y remédier. **Les échanges et la collaboration pleine et entière du propriétaire sont une des clés du succès dans la lutte contre l'obésité chez le chien.**

• Les mesures diététiques

Il est plus facile et préférable d'opter pour un aliment spécifiquement formulé pour l'amaigrissement, c'est-à-dire à restriction calorique, mais plus concentré en éléments essentiels comme les protéines, vitamines, acides gras essentiels et oligoéléments, afin d'éviter les carences. Cet aliment - souvent riche en fibres pour augmenter le volume d'ingestion tout en diminuant la densité énergétique - assurera la satiété de votre chien en lui apportant moins de calories que ce dont il a besoin, en règle générale 40 à 60 % de l'énergie nécessaire au maintien de son poids optimal. L'aliment sera pesé précisément, et donné de préférence en plusieurs repas quotidiens, pour mieux répartir la prise alimentaire.

Si votre animal a l'habitude de recevoir des friandises et récompenses, il est illusoire de vouloir totalement les supprimer ; dans ce cas, mieux vaut les fragmenter en petits morceaux, et n'en donner qu'une petite portion à la fois.

Pour un animal habitué à une ration ménagère exclusive, il est possible d'en concevoir une qui soit à visée amaigrissante, à discuter et à élaborer avec votre vétérinaire.

- Exercice

L'autre volet du régime consiste en l'instauration d'un exercice physique régulier, afin de prévenir la perte de masse musculaire et osseuse au cours de la perte de poids. Pour un animal n'y étant pas habitué, l'exercice augmentera de façon progressive pour parvenir à au moins 30 minutes de marche rapide par jour (ou 2 x 15 minutes). Pour les amateurs, la natation est une possibilité... L'introduction de sessions de jeu dans la journée permettra également à votre animal de se dépenser, sans se focaliser sur ses frustrations alimentaires.

- Médicaments

Certains médicaments peuvent être prescrits en complément des mesures précédentes, essentiellement pour diminuer l'appétit et limiter l'absorption des graisses. Cette réduction de la satiété est essentielle chez des chiens qui « vivent mal » leur changement de régime et présentent des comportements gênants face aux restrictions : aboiements, vol de nourriture, agressivité, pica...

Le vétérinaire les prescrira dans le cadre de la gestion globale de la perte de poids, afin d'éviter le relâchement et le découragement du propriétaire.

Toutes ces mesures mises en place en synergie, ainsi qu'une communication constante avec le vétérinaire devraient permettre d'obtenir une diminution du poids de votre animal. N'hésitez pas à faire part de vos doutes et de vos questions à toute l'équipe soignante, parce que le combat contre l'obésité se gagne à plusieurs.

Remarque : Obésité et castration

Il a été démontré que la castration d'un chien (mâle ou femelle) diminuait d'environ 20 % les besoins énergétiques. Les 6 à 12 mois qui suivent l'intervention sont cruciaux pour détecter une propension à l'obésité chez l'animal. Il conviendra donc d'être particulièrement vigilant durant cette période, et de diminuer de 20% l'apport calorique de la ration. Si avec cette mesure le chien est perpétuellement affamé, mieux vaut demander conseil à votre vétérinaire pour trouver un aliment spécifiquement formulé qui satisfera son appétit sans aggraver la facture énergétique.

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

22/04/2019

Mon chien mange tout et n'importe quoi !

Herbe, cailloux, crottes, papier, plastique.... Votre chien se met à avaler tout ce qui lui tombe sous la dent, et cela vous inquiète. D'autant que toutes ces substances ingérées ne sont pas destinées à être mangées et digérées, et risquent donc de lui poser quelques problèmes !

Tentative de décryptage de ce comportement déroutant, afin d'essayer d'y trouver des remèdes...

Qu'est-ce que le pica ?

Le pica est un comportement alimentaire anormal qui consiste en l'ingestion compulsive d'objets ou de matières non alimentaires : terre, sable, gravillons, cailloux, végétaux, tissus (vêtements, couvertures...), plastique, bois, papier, carton, métal (parfois grillage ou barreaux du chenil), poils etc. L'ingestion des excréments est une forme particulière de pica, encore appelée coprophagie.

Enfin, certains chiens, sans ingérer quoi que ce soit, présentent la manie - pouvant s'apparenter au pica - de lécher les surfaces telles que les sols, les murs...

Pourquoi mon chien se comporte-t-il ainsi ?

Tout d'abord précisons qu'il ne faut pas confondre le pica avec un comportement normal chez un chiot, qui aura tendance à « goûter » et explorer oralement son environnement, comme les jeunes enfants. L'éducation doit permettre au chiot trop « curieux » de comprendre ce qui se fait ou pas, mais il faudra certainement s'armer de patience !

Chez un chien adulte, le pica n'est pas normal, et doit être pris au sérieux, étant donné les risques pour la santé de l'animal.

⇒ Origine comportementale

- Un chien peut ingérer n'importe quoi par ennui, anxiété, frustration, ou encore pour attirer l'attention de ses maîtres. Ce phénomène survient plutôt chez des animaux laissés seuls la journée, dans un chenil ou un espace restreint et sans stimulation. On peut aussi l'observer chez des chevaux en boxes, des oiseaux en cage, des volailles en élevage industriel...
- Chez des chiots séparés trop précocement de leur mère (entre 30 et 45 jours), des troubles du comportement peuvent se développer, dont le pica.
- Concernant la coprophagie, l'hypothèse actuelle serait que les chiens agissent ainsi par mimétisme, ayant vu leurs maîtres ramasser les crottes, ou leur mère manger les excréments de sa progéniture.

- Chez les chiens âgés, le pica peut être un symptôme de la « dépression d'involution » que l'on peut constater dans certaines formes de sénilité.

⇒ Carence alimentaire

Le phénomène a été démontré chez le chat, chez les bovins (notamment en cas d'alimentation trop pauvre en sodium). Il peut exister une relation entre pica et carence alimentaire chez le chien, mais cela est relativement rare chez des animaux nourris avec une alimentation industrielle de bonne qualité.

⇒ Troubles digestifs

Le pica peut être le signe d'un « inconfort » ou d'une maladie digestive : corps étranger dans l'estomac, ou gastrite chronique, inflammation de l'intestin, parasitisme interne, maladie pancréatique, prolifération anormale de bactéries dans l'intestin, etc. L'ingestion de substances diverses, ou d'herbe, serait alors une manière de calmer cet inconfort ou cette douleur ressentie par l'animal, voire de se faire vomir (c'est le cas notamment en présence de parasites digestifs).

⇒ Maladie générale

Certaines maladies, comme le diabète, la maladie de Cushing, certains cancers, entraînent souvent une polyphagie, ou boulimie, incitant le chien à manger tout ce qui lui tombe sous les crocs.

Quels sont les risques pour mon chien ?

Face à un chien souffrant de pica, il importe de rester vigilant ! Les risques diffèrent selon la nature des objets ou matières ingérés.

- Intoxication en cas d'ingestion de végétaux toxiques ou traités par des pesticides, ou de médicaments
- Troubles digestifs d'intensité et de gravité variables : simple irritation (vomissements, diarrhée...), occlusion intestinale (ficelle, tissus, jouets, plastiques...), perforation digestive (ferraille, bois, os...), péritonite...
- Parasitisme ou infection digestive en cas d'ingestion de végétaux, de terre ou de sable contaminés, ou encore d'excréments d'animaux malades
- Usure précoce de l'émail ou fractures dentaires

Comment réagir ?

Pour enrayer ce phénomène potentiellement dangereux pour votre chien, le mieux est de parvenir à en identifier la cause. Il faut donc commencer par se poser quelques questions basiques :

- L'alimentation de mon chien est-elle de très bonne qualité ? En reçoit-il une quantité suffisante ?
- Est-ce que mon chien est vermifugé régulièrement avec un antiparasitaire adapté à son mode et lieu de vie ? (tous les mois jusque l'âge de 6 mois, puis 2 à 4 fois /an)
- Pour un chien laissé seul dans la journée : a-t-il des moyens de s'occuper : compagnon, poste d'observation, jeux, os à mâcher... ?
- Le chien est-il sorti régulièrement ?

Parfois, la modification d'un ou plusieurs éléments évoqués ci-dessus suffit à améliorer les symptômes de pica.

Mais si le chien continue à ingurgiter tout et n'importe quoi, une visite chez le vétérinaire s'impose, pour tenter d'explorer d'autres pistes par divers examens complémentaires : bilan sanguin, analyse de selles, endoscopie digestive, échographie...

Et si aucune cause médicale ne permet d'expliquer le pica, peut-être faudra-t-il avoir recours à un vétérinaire spécialiste du comportement pour faire passer à votre chien cette fâcheuse habitude.

En tout état de cause, et en attendant une amélioration de la situation par le traitement envisagé, il sera nécessaire de sécuriser l'environnement de votre chien, en le promenant en laisse et sous surveillance, en éloignant de lui tout objet ou toute substance potentiellement dangereuse, etc...

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

11/03/2019

Les flatulences chez le chien

Si le sujet peut faire sourire, il n'en est pas moins sérieux, surtout si l'on possède un chien concerné par ce phénomène pour le moins désagréable ! Pour autant, il ne faut pas désespérer : en comprenant mieux le fonctionnement digestif de votre animal, il sera possible d'envisager la mise en place des bonnes pratiques permettant d'éviter l'émission de pets malodorants...

Qu'est-ce qu'une flatulence ?

La définition précise d'un pet ou flatulence est la suivante : « expulsion hors du corps des gaz intestinaux par l'anus ».

Les flatulences sont essentiellement composées (à 99 %) de gaz inodores (azote, oxygène, dioxyde de carbone, hydrogène, méthane), et de 1 % de composants sulfurés (sulfure d'hydrogène) ou sulfatés (indole, scatole). Ce sont ces dérivés soufrés qui sont responsables de l'odeur nauséabonde.

Quelle est l'origine des flatulences ?

Deux phénomènes sont à l'origine de la formation de gaz dans les intestins :

- L'aérophagie, c'est-à-dire le fait d'avaler de grandes quantités d'air par la gueule, en mangeant, en buvant, en haletant...
- La fermentation bactérienne des résidus de la digestion dans le gros intestin. Dans ce dernier, ainsi que dans l'intestin grêle, prolifèrent de nombreuses bactéries, que l'on appelle le microbiote intestinal.

Ces bactéries sont vitales, et l'équilibre des différentes populations qui composent le microbiote est important pour assurer un bon fonctionnement du tube digestif, mais aussi pour maintenir l'individu en bonne santé, éviter le surpoids, voire agir sur l'état psychique. Ce sont en tout cas les découvertes de ces dernières années, et il reste semble-t-il encore beaucoup de choses à apprendre à ce sujet !

Ces « bonnes » bactéries apprécient surtout les milieux de pH neutre, et ont de nombreuses missions, parmi lesquelles :

- Décomposition et valorisation des aliments peu digestibles
- Production d'énergie pour les cellules intestinales (notamment par fermentation des fibres solubles)
- Fabrication de vitamines
- Protection contre les mauvaises bactéries

- Désagrégation des toxines et des médicaments
- Bon fonctionnement du système immunitaire

L'élimination naturelle des gaz du tube digestif s'effectue soit par passage par l'œsophage ou le rectum, diffusion dans le sang ou consommation par les bactéries. Quand il y a trop de gaz dans le tube digestif, cela entraîne des flatulences, des éructations (ou rots), des borborygmes (bruits produits par le déplacement des gaz dans le tube digestif) ou un ballonnement abdominal.

L'alimentation est donc le principal responsable de la formation de flatulences, mais non le seul ; le parasitisme intestinal, les changements brutaux de régime, l'administration orale de vitamines et minéraux, certaines maladies (entérite, insuffisance pancréatique par ex.), l'obésité, le vieillissement peuvent accentuer le phénomène.

NB : Certaines races de chiens (à museau court et aplati comme le boxer, le carlin, le bouledogue français, le bulldog anglais, le pékinois...) sont souvent sujettes aux flatulences, car ces animaux - à cause de l'anatomie particulière de leur face - ont tendance à avaler de l'air même en dehors de toute prise de nourriture ou de boisson, et notamment en cas de stress ou d'excitation.

Quelles mesures prendre contre les flatulences ?

Il faut bien que les gaz produits dans le tube digestif par la dégradation des aliments ou le microbiote soient éliminés d'une manière ou d'une autre ; c'est lorsque le phénomène devient excessif et vraiment gênant qu'il y a lieu de prendre des mesures pour limiter les nuisances !

- C'est avant tout l'alimentation qui jouera un rôle essentiel dans la prévention des flatulences ; elle doit être la plus digeste possible pour éviter l'accumulation de matières décomposées non résorbables.
- Si vous optez pour une alimentation industrielle, évitez les produits bas de gamme, et privilégiez les aliments « premium », qui contiennent des protéines de bonne qualité.
- Ne donnez pas de restes de repas, de plats en sauce ou épicés, de cartilages, de féculents (pommes de terre), d'oignons, de choux, de pois chiches, de lentilles et évitez le lait et les fruits.
- Si vous préférez une ration ménagère, le glucide lent le mieux toléré est le riz (bien cuit), et les viandes à privilégier sont plutôt les viandes blanches (poulet, agneau).
- Le déroulement du repas est aussi un facteur important : l'animal doit manger dans le calme, et ne pas avaler de trop grandes quantités à la fois (au besoin, fractionner en 2 ou 3 repas dans la journée pour les chiens particulièrement gloutons, utiliser des gamelles dites « ludiques » permettant de ralentir l'ingestion) ; il faut autant que possible éviter l'excitation juste avant le repas, et donc le distribuer à heures fixes. Une petite promenade digestive au pas permettra

d'éliminer les gaz et favorisera la défécation. Enfin, s'il y a plusieurs chiens dans le foyer, il sera peut-être nécessaire de les séparer au moment des repas pour limiter la compétition à la gamelle.

- Si vous souhaitez changer d'alimentation, pensez à programmer la transition sur 6 à 10 jours, en introduisant progressivement le nouvel aliment dans la ration, tout en diminuant d'autant l'ancien aliment.

Si malgré ces quelques conseils pratiques, votre chien souffre toujours de flatulences, de douleurs abdominales, ou d'autres troubles digestifs, n'hésitez pas à consulter votre vétérinaire qui recherchera si votre animal ne souffre pas d'une maladie de l'estomac, de l'intestin grêle, du colon, du pancréas...

Et si tout est normal de ce côté, il pourra éventuellement prescrire des compléments alimentaires :

- Probiotiques : ce sont des levures ou ferments lactiques qui acidifient les intestins, favorisant les bonnes bactéries des processus de fermentation. Une cure durera au minimum un mois.
- Certains extraits de plantes (*Yucca schidigera*) limitent la production de sulfure d'hydrogène, responsable des mauvaises odeurs
- Le charbon activé et les produits à base d'argile (smectite ou kaolin) absorbent les gaz, les produits de la digestion et certaines bactéries dans l'intestin ou le gros intestin.

Toutefois, certains produits sont à éviter en cas de tendance à la constipation (charbon) ou de prise concomitante de médicaments (produits à base d'argile) et votre praticien choisira ce qui convient le mieux pour votre chien.

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

25/02/2019

La grossesse nerveuse chez la chienne

La grossesse nerveuse, encore appelée lactation de pseudogestation, est un phénomène qui concerne uniquement les chiennes non stérilisées. Elle survient le plus souvent entre 6 et 10 semaines après les chaleurs ; la chienne se comporte comme si elle avait des petits : il y a souvent du lait dans ses mamelles, et elle maternelle divers objets.

En soi, cette affection n'est pas si grave ; elle est surtout une gêne pour les propriétaires, et elle peut favoriser à terme l'apparition de tumeurs mammaires.

Pourquoi les chiennes font des grossesses nerveuses ?

Ce phénomène est lié à la particularité du cycle sexuel chez la chienne : dans cette espèce, il existe une période dite de metœstrus, qui débute à la fin des chaleurs et dure environ deux mois, pendant laquelle le taux de progestérone (hormone) reste relativement élevé.

La grossesse nerveuse se produit à la fin du metœstrus, lorsque le taux de progestérone chute tandis que le taux de prolactine augmente : ces modifications hormonales miment ce qui se passe lors de la mise-bas. C'est donc un mécanisme non pathologique, naturel, vraisemblablement d'origine ancestrale, du temps où les chiens vivaient en meutes (les femelles pouvant le cas échéant aider à nourrir les petits du groupe).

Une grossesse nerveuse peut survenir dès les premières chaleurs, et dans ce cas, se reproduit la plupart du temps à chaque cycle...

Les chattes ne sont pas concernées, leur cycle de reproduction étant totalement différent.

Quels sont les signes d'une grossesse nerveuse ?

Un gonflement des mamelles, avec une sécrétion plus ou moins abondante de lait, est un signe quasi-constant, même s'il peut passer inaperçu chez les femelles à poils longs.

Les modifications comportementales sont quant à elles plus ou moins prononcées selon les chiennes :

- Certaines femelles sont agitées, recherchent le contact avec leur propriétaire, sont « collantes »
- D'autres semblent totalement déprimées, s'isolent
- Certaines chiennes se lèchent les mamelles, la vulve
- Souvent, elles se font une sorte de nid dans leur panier, leur niche, sur un coussin, un tapis, ou autre, où elles maternent des objets (peluches, chaussons, balles) qu'elles identifient à leurs petits.

- Certaines femelles mangent moins.

Que faire ou ne pas faire ?

Une grossesse nerveuse n'étant pas grave en tant que telle, il est possible de ne rien faire de spécial ; les manifestations comportementales et la sécrétion lactée disparaîtront progressivement en 1 à 2 semaines. Il peut être bon de sortir la chienne, de jouer avec elle, afin de la distraire. Il faut retirer les objets accumulés dans son nid, et l'ignorer si elle est trop collante.

Il faut surtout éviter de manipuler les mamelles : ni tirage de lait, ni massages avec ou sans pommades, qui ne font que stimuler la lactation et aggraver les symptômes.

Si les manifestations sont trop gênantes, notamment une sécrétion lactée trop abondante, mieux vaut consulter le vétérinaire. Il vérifiera l'absence de gestation (palpation abdominale, radio ou échographie) et prescrira des médicaments pendant quelques jours pour stopper la lactation (inhibiteurs de la sécrétion de prolactine).

Peut-on prévenir les grossesses nerveuses ?

Toutes les chiennes n'en font pas. Mais celles qui en font risquent de récidiver régulièrement.

Faire faire une portée à l'animal ne changera strictement rien, puisqu'il ne s'agit pas d'un besoin d'avoir des petits, juste une réponse physiologique et comportementale à une stimulation hormonale. Les symptômes peuvent s'avérer gênants, sans compter que ce phénomène peut favoriser l'apparition de mammites graves si du lait s'accumule et que les mamelles s'infectent (fièvre, abcès...), ou à terme de tumeurs mammaires.

La seule prévention sûre à 100 % consiste en la stérilisation : plus de cycle sexuel, donc plus de grossesse nerveuse ! Mais également prévention des tumeurs mammaires ou des infections utérines chez les chiennes âgées.

En cas de doute, n'hésitez pas à demander conseil à votre vétérinaire !

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

03/12/2018

Le syndrome brachycéphale

Quelques généralités

Le serpent des blés, encore appelé *Pantheropsis guttatus*, appartient à la famille des Colubridés (couleuvres), et est originaire d'une large zone située au Sud-Est des États-Unis, où il est dénommé *Corn Snake* (« serpent des maïs »).

Son mode de vie dans la nature peut varier selon les saisons : actif en fin de journée au printemps ou en automne/hiver, mais plutôt la nuit lorsque la chaleur de l'été s'installe. Ce type de serpent est assez tranquille, non agressif, et depuis assez longtemps, il est habitué à vivre en captivité. C'est donc le reptile quasi-parfait pour les amateurs et les débutants !

Il existe de très nombreuses couleurs de robe, que l'on trouve soit à l'état naturel dans certaines zones ou régions, mais aussi des mutations issues de sélection sur plusieurs générations, que savent apprécier les spécialistes. La couleur naturelle peut aller des teintes grises à rouges ou orange en passant par le marron, avec des dessins plus ou moins marqués...

Le *Pantheropsis guttatus* est un serpent relativement petit, qui atteint 1,20 m environ à l'âge adulte (cela peut aller jusqu'à 1,50 m) pour les plus grands. Les mâles sont généralement plus grands que les femelles. Un serpent grandit tout au long de sa vie, mais au-delà d'un certain âge, la croissance se fait plus lente. Par ailleurs, poids et taille peuvent varier en fonction des conditions de vie (fréquence de nourrissage, éventuels problèmes de santé...)

Dans la nature, le serpent des blés vit en moyenne 6 à 8 ans, mais aisément le double en captivité (15 à 20 ans) ! D'où l'importance de réfléchir à l'engagement sur la durée lorsqu'on choisit d'adopter un *Pantheropsis guttatus*.

Quel matériel acquérir avant d'adopter un serpent des blés ?

Nous évoquons ici le matériel basique indispensable pour le bien-être du serpent.

Il est nécessaire de prévoir :

- Un terrarium provisoire pour les jeunes (juvéniles) les premiers mois, puis un terrarium définitif d'au moins 90 x 45 x 45 (mais 1,20 x 60 x 60 est l'idéal) pour les adultes
- Un système de chauffage, qui peut être un tapis ou un câble chauffant placé sous le terrarium (mais pas au contact direct) et couvrant 1/3 de la surface de celui-ci, ou une lampe chauffante qui sera protégée (grillage) pour éviter les brûlures chez le serpent qui aurait envie de se lover à cet endroit !

- Une gamelle d'eau (qui sera changée au moins tous les deux jours)
- Deux cachettes*, une en zone chaude, l'autre en zone froide, qui peuvent être des morceaux de troncs en liège, des noix de coco, des feuilles...

[* Les cachettes sont un des éléments importants de l'agencement du terrarium : un serpent a besoin de se sentir en sécurité, et dans le cas contraire, il risque de ressentir du stress, de moins bien se nourrir, ou de faire de mauvaises mues.]

- Dans le terrarium définitif, il sera bien d'exploiter la hauteur en installant des branches. Il faudra toutefois les désinfecter (trempage dans de l'eau de javel et rinçage abondant, ou passage au four 120° /30 min)
- Enfin, un thermomètre permettra de vérifier la température du point chaud.

Le terrarium sera de préférence disposé dans un endroit où il n'y a pas trop de passage, pour limiter le stress, à l'abri des courants d'air, disposant d'une bonne luminosité, et si possible en hauteur, afin de limiter la transmission des vibrations du sol au terrarium (vibrations mimant l'approche d'un prédateur potentiel).

Le fond du terrarium doit être recouvert d'un substrat adapté au *Pantheropsis guttatus*, idéalement non poussiéreux (pour éviter l'irritation des poumons), absorbant si possible (les excréments du serpent des blés sont plutôt liquides et mous), ce qui facilitera le nettoyage. Il est possible d'opter pour :

- Du papier journal ou de l'essuie-tout : c'est économique et facile à nettoyer
- Du chanvre : absorbant, facile à digérer en cas d'ingestion accidentelle, permet au serpent de se cacher
- Du paillis de lin, plutôt économique (en jardinerie)
- De l'humus de coco sec

En revanche, les copeaux de hêtre, certes plus esthétiques, ne sont pas absorbants, et représentent un risque en cas d'ingestion ; il faudra donc nourrir le serpent en dehors du terrarium, ou dans une gamelle, et surveiller... Le sable est également déconseillé pour les mêmes raisons.

Comment nourrir mon serpent des blés?

Le nourrissage est une étape délicate, même s'il est peu fréquent, et certains points sont à connaître pour éviter les erreurs.

- À quelle fréquence ?

Cela dépend essentiellement de l'âge de l'animal, et donc de sa croissance : de 0 à 4 mois, le serpent sera nourri tous les 5 à 7 jours ; de 4 à 8 mois, tous les 7 jours ; de 8 à 12 mois, tous les 7 à 10 jours ; de 1 à 2 ans, tous les 15 jours, et au-delà de 2 ans, tous les 15 jours, voire tous les mois dans l'idéal (si les animaux n'hivernent pas et mangent des proies de plus de 30 g).

Le sur-nourrissage peut provoquer de l'obésité, et la graisse accumulée peut nuire à la longévité de l'animal. Un ou plusieurs repas sautés ne sont pas si graves ; si l'on veut mimer l'état naturel, il est possible de nourrir irrégulièrement et avec des proies de tailles variables...

- Quel type de proie ?

La plupart du temps, les serpents des blés seront nourris avec des souris. Selon l'âge de celles-ci, il existe 4 tailles de proies : rosés (nouveau-nés d'1 jour / 1 à 2g), blanchons (souriceaux de quelques jours / 5 g et +), sauteuses (jeunes souris qui se déplacent par sauts / 12 g et +), souris adultes (le poids varie de 12 à 30 g et +).

Pour remplacer une grosse souris adulte (30 g et +), il est possible de proposer un poussin, réputé moins gras, et laxatif.

L'apport alimentaire est à adapter à la croissance, à la taille et à l'activité du *Pantheropsis guttatus*, ou encore à la physiologie (une femelle en phase de reproduction doit être mieux nourrie afin qu'elle puisse faire des réserves pour les œufs).

Lorsque la proie ingérée n'est plus visible dans le corps du serpent une fois avalée, c'est qu'il est temps de passer à la taille supérieure, et on considère que la proie doit représenter 1 fois à 1fois ½ le diamètre le plus large du corps du serpent.

Les souris peuvent être données vivantes (si l'élevage vous dit !), mais il existe des risques de blessure du serpent si la souris se débat. Le mieux est donc de donner des souris mortes, stockées au congélateur, mais mises à décongeler à température ambiante ou dans l'eau chaude (plus rapide).

Pour nourrir votre serpent des blés, il est préférable de lui présenter la proie avec une pince, et de l'agiter devant la tête du serpent. Mais il est aussi possible de la poser dans une gamelle, au fond d'une boîte, dans un élément du décor, afin d'éviter l'ingestion de substrat et de risquer l'occlusion intestinale. Si l'animal n'a pas mangé sa proie au bout d'une demi-journée, mieux vaut la jeter.

Nourrir le serpent dans son terrarium le stresse moins, nourrir dans une boîte à l'extérieur permet de vérifier si votre *Pantheropsis guttatus* est en bonne santé, tout en nettoyant le terrarium : les deux options sont envisageables !

S'il arrive que le serpent régurgite, il faudra attendre 15 jours avant de proposer un nouveau repas, quitte à présenter une proie plus petite.

Rédigé par : Isabelle Mennecier - Docteur Vétérinaire

29/07/2019